

C-272

PER
C-272
15

LES CAHIERS DES COMPAGNONS



Reportage de
Louis-Marcel Raymond, III

Un Canadien à
Paris — 1945

BULLETIN D'ART DRAMATIQUE

Volume III - Numéros 1

Janvier - Février 1947



les cahiers des compagnons

sont publiés tous les deux mois par

Le Centre d'Études et de
Représentation des Compagnons
de saint Laurent

C.P. 156, *Les Chenaux*,
Vaudreuil, P.Q.
Canada

Directeur : ÉMILE LEGAULT, C.S.C.

Rédacteur : LOUIS-MARCEL RAYMOND

Administrateur : MAURICE BLAIN
1200, rue Bleury, Montréal, Canada



Prix du numéro ordinaire : 25 sous
(Pour les étudiants et les Amis de l'Art :
20 sous)

PRIX DE L'ABONNEMENT

(Pour les étudiants et les Amis de l'Art :
\$1.00)

Ordinaire.....	\$1.25*
De soutien.....	\$5.00
De souscripteur.....	\$25.00

Les abonnés de soutien et les souscripteurs
reçoivent un numéro spécial, sur papier
de luxe, numéroté à la main.

* À l'étranger : \$1.50

LES CAHIERS DES COMPAGNONS

Un Canadien à Paris

par

Louis-Marcel RAYMOND

III

Le 1er novembre 1945.

Journée passée tout entière à Montmartre : un Montmartre envahi par les soldats américains, grands enfants un peu turbulents qui ont depuis longtemps renoncé à prononcer Place Pigalle pour y substituer Piggy Alley, qui lui convient d'ailleurs beaucoup mieux.

Le quartier est grouillant : soldats, flics, peintres à longs cheveux, titis, poulbots assis au bord du trottoir, frangins, apaches, ouvriers à casquette, filles en cheveux, gigolos, sans compter les chanteurs de rue et les accordéonistes tendant leurs gobelets : « Passez la monnaie... » Un propriétaire de

burlesque, arpentant le trottoir et récitant son boniment, promet mer et monde aux spectateurs éventuels. On lui crie : « Ta gueule ! », mais on entre quand même dans la grotte enfumée de cigarettes. Les gens marchent à même la rue ou s'interpellent d'un trottoir à l'autre. Le trottoir gras luit du crachin qui tombe imperceptiblement. On offre des sandwiches et de la camelote. Des grappes humaines à chaque zinc. Cris des vendeurs de journaux : le cadre cent fois décrit d'un roman de Carco.

Mais l'étranger qui, par les rues en lacet pavées de grosses pierres, quitte Montmartre grouillant pour monter vers le Sacré-Cœur, découvre un autre aspect de ce quartier, célèbre dans le monde entier. Je gravis la pente abrupte en pensant à Max Jacob, m'arrêtant de palier en palier pour reprendre souffle, regardant les chrysanthèmes dorés fleurissant à flanc de colline, dernière gloire de l'automne finissant. Ce matin, jour des morts, tous les métros étaient fleuris des lourdes gerbes qu'on portait aux divers cimetières parisiens.

De palier en palier, Paris en bas se tasse, se rassemble autour de la basilique d'allure arabe, avec son dôme blanc, si exaltante de loin mais si décevante de près, où elle donne l'impression d'une grosse pâtisserie. Mais à l'intérieur, les vieilles femmes décharnées, les déportés politiques et les prisonniers rapatriés, les mamans et les épouses reconnaissantes, les religieuses usées par la prière, à genoux à même le parquet, abîmés dans des prières ferventes devant l'ostensoir radieux en exposition perpétuelle, composent un spectacle émouvant qui prend à la gorge. Comme dans les *mistères* du moyen âge, le ciel et l'enfer voisinent sur la butte de Montmartre.

J'avais dans ma poche un billet pour *Antigone*. Une heure avant la représentation, m'étant fait « faire » de 300 francs dans une gargote indescrivable, pour acquitter une non moins indescrivable pitance, je me trouvais Place Dancourt, sous une pluie obstinée, avec mon billet, 5 francs insuffisants pour l'ouvreuse au sourire mielleux et aux yeux de braise et un unique ticket de métro pour rentrer. Tout le temps du spectacle, je le tâte au fonds de ma poche.

Elle a du cachet la Place Dancourt avec ses marronniers, sa pissotière circulaire, ses bancs, le bistro du coin, la boutique d'un vieux bouquiniste dur d'oreille, un marchand de tabac, un poste de police et, au fond, le petit théâtre à colonnes d'allure désuète où Dullin, de 1923 à 1940, anima Shakespeare, Jonson, Molière et Calderon et où, depuis 1943, André Barsacq, ancien décorateur de Dullin et de Copeau, particulièrement dans ses spectacles florentins, tient à l'affiche *Antigone* de Jean Anouilh devant un parterre toujours rempli.

Précédée d'une parade de Henry Monnier : *L'enterrement*, d'un pouvoir évocateur extraordinaire, bien que d'un comique un peu trop appuyé par moments, *Antigone* était un spectacle de grande classe. Le décor simplifié avec ses gradins en hémicycle et ses draperies noires, la présentation du spectacle et des personnages par un narrateur en habit de soirée, le jeu émouvant de Catherine Toth aux traits si tragiques qu'ils formaient le masque même de la fatalité, le jeu nuancé de Jean Davy dans le rôle impitoyable de Créon, la scène entre Antigone et le policier déclanchant un rire nerveux dans l'auditoire, la fin précipitée par l'arrivée du *Messenger*, faisaient un ensemble extrêmement émouvant que les allusions et les costumes modernes ne gênaient en rien. Tout au plus une réserve discrète : les policiers, insensibles au drame, jouant aux cartes, laissaient une impression finale de vulgarité.

Le 2 novembre 1945.

Seconde visite à Auvers-sur-Oise. Monsieur Cohen va fleurir la tombe de sa première femme. Bonne occasion pour visiter aussi celle de Van Gogh et de son frère, singulièrement oubliée. On vend ici et là — et surtout aux portes des divers cimetières — de superbes plantes en pots : chrysanthèmes et surtout bruyères superbes dont je ne reviens pas. Les Parisiens ont le culte des morts et l'automne qui se prolonge permet ces visites aux cimetières au mois fixé par l'Église pour honorer les disparus.

Le soir, j'amène Madame Cohen rue de la Gaieté, en plein Montmartre, voir *Lorencazzio* d'Alfred de Musset, grâce aux billets si gentiment offerts par Baty.

Spectacle de grande classe, tant par les audaces de la mise en scène, les prestiges de la lumière, la richesse des costumes, le talent des acteurs, la richesse du texte tout baigné de poésie shakespearienne. Je ne ferais des réserves que sur le choix de Jamois dans le rôle de Lorencazzio. J'aurais préféré un interprète masculin. Ses langueurs dépassent la féminité permise à un jeune florentin même dégénéré.

Lorencazzio n'est pas joué souvent. La pièce, dans l'original, est longue, interminable même. Voilà où Baty intervient. Il découpe en tableaux ; il fait de cette œuvre injouable un album d'images luxueuses dont l'Italie de la Renaissance fait les frais, en larges tapisseries d'une somptuosité inouïe. L'éclairage est d'un magicien. Les cardinaux ressortent sur un fond de velours noir. Parfois le décor est réduit à ce seul fond, sur lequel les personnages se détachent avec un relief singulier. La scène de la confession, par exemple. Un cardinal de taille imposante ; un prie-dieu ; une femme à genoux qui soudain se relève comme piquée par un scorpion. Voilà le théâtre, et voilà un grand homme de théâtre qui sait animer un texte, le penser scéniquement.

A l'entr'acte, encore sous le charme, nous errons par les promenoirs, intéressés par le petit musée de mises en scène qu'on peut y visiter. Voici les maquettes de *Madame Bovary* et de tous les grands succès de Baty. Ailleurs des livres à l'enseigne de la Chimère. Sans sortir, on peut aller au restaurant voisin, boire des choses affreuses, manger des glaces qui ne sont que froides. Mais n'en accusons que l'époque.

Nous rentrons par le métro, circulant par un Montmartre particulièrement grouillant. Place Pigalle ! Les jeunes G. I. ne sont pas près de t'oublier !

Le 3 novembre 1945.

Levé de grand matin, je fais le tour des librairies de théâtre. Visites du plus grand intérêt. Chez Billaudot, je complète mes Ghéon. Ailleurs, j'achète de toutes petites éditions de poche, faites à Lyon, de Molière commenté par Copeau, de Racine, présenté par Ghéon, un livre sur Shakespeare de Baty, un recueil de souvenirs sur les Pitoëff par le dramaturge Lenormand. Documentation qui sera précieuse au Canada, où ces livres sont encore inconnus.

Jean Cusson a appris que j'étais à Paris. Il m'a téléphoné hier et nous avons rendez-vous au Studio de la Comédie des Champs Elysées où Olivier Hussenot et Hubert Gignoux mettent au point un programme de marionnettes. Tout le temps que, sur un canevas de Molière et la musique endiablée de P. Philippe, les poupées se dandinent, je pense à ce que m'a dit l'autre jour Gaston Baty sur le sens profond de cette forme spiritualisée de théâtre.

Jean m'entraîne ensuite dans un café réquisitionné par l'armée américaine pour prendre un verre. Je suis très content de le revoir et nous avons plaisir à bavarder. Il m'invite chez lui pour le lendemain, me donne des cigarettes. Ma provision est épuisée et j'ai dû sortir de ma valise naphthalinée une petite bouffarde et du tabac. Mais la rareté des allumettes complique sérieusement le problème. Nous nous quittons après une longue promenade sous les arcades du Louvres. Je me rends à la Comédie Française : on joue ce soir *Les mal aimés* de Mauriac, que je ne veux pas manquer. Il ne reste que des places à vingt francs dans l'ultime paradis... lieu béni de ceux qui aiment le théâtre, mais dont les maigres revenus ne permettent pas d'arriver en taxi, cinq minutes avant le spectacle, en frac de soirée ou en robe à traîne.

Je dîne seul d'un merlan inénarrable dans la complicité d'une sauce blanche suspecte, arrosée d'un mauvais vin qui tache les dents. L'addition ajoute à mon aigreur.

La Comédie française est spacieuse, toute décorée de rouge. Il faut admirer ces théâtres — qui nous manquent encore cruellement au Canada — où il y a place pour toutes les bourses.

Je n'ai pas beaucoup aimé la pièce. Ma mauvaise place en est peut-être cause. Tout ça me semble dépassé aujourd'hui comme technique. C'est le vieux théâtre bourgeois christianisé par le dehors. Maurice Escande faisait un peu maniaque et l'atmosphère trouble sentait le soufre et l'inceste. La pièce a aussi des maladdresses, l'intrigue des gaucheries, en même temps que des trouvailles. Du point de vue métier, on la dirait écrite avant *Asmodée*. Elle est bien moins faite, moins serrée, et ne campe pas un personnage vrai comme celui de Blaise Couture. Les jeunes filles disent au premier acte : « Ne fumons pas ici. Père, verra la cendre sur le tapis. » A peine ce dernier est-il entré qu'il leur demande ce qu'elles font dans son bureau : lieu interdit. « Qu'est-ce que c'est ! » ajouté-t-il. « De la cendre sur le tapis ! » La ficelle est grosse.

Lisant la pièce, quelques jours plus tard, je devrai avouer que je suis injuste mais je ne parviendrai pas à m'intéresser à cette intrigue. Content tout de même d'être entré dans ce somptueux théâtre et d'avoir vu Madeleine Renaud sur la scène.

Le 4 novembre 1945.

Messe à Notre-Dame, dont je ne me lasse jamais. Je vais passer ensuite la journée chez Jean Cusson.

Je visite Paris en fonction de mes lectures. Jean habite rue de Rome et en m'y rendant je pense à Mallarmé qui y habitait et dont les jours de réception sont passés à l'histoire du symbolisme. Très content de revoir Madame Cusson et Monsieur Louis Allard. Nous bavardons devant le foyer allumé. Le feu, dieu rare et jaloux à Paris. Je lui tends mes membres gourds, lui demandant d'enlever de mes os ce vieux froid

européen qui vous monte au genoux et s'incruste en vous. M. Louis Allard parle de ses projets et nous raconte ses souvenirs sur Copeau, durant l'autre guerre, alors que, professeur aux Etats-Unis, il était allé rencontrer le directeur du Vieux-Colombier et ses comédiens à une maison de campagne où ils mettaient au point leurs spectacles, dans un débraillé superbe. M. Allard épluchait le répertoire. « Vous ne craignez pas avec telle pièce que le public américain ne croie... » « Mais j'ai les costumes », tranchait Copeau.

Dans son uniforme de soldat, Jean est à l'aise à Paris. Il connaît tout le monde du théâtre. Il est à l'affût des moindres expériences. Il sait qu'il y a des marionnettes à tel endroit. La première d'un oratorio de Honnegger à tel autre. Que X est à monter telle pièce. Sa compagnie est précieuse et son amitié inépuisable. Je leur dois beaucoup.

Je quitte les Allard et quelques amis, jeunes Français qu'ils ont rassemblés pour le thé, pour me rendre chez Marcel Moré, que Jean Wahl, qui doit arriver de New-York d'un jour à l'autre, m'avait prié d'aller voir en son nom. Il y a quelques jours, il était souffrant, dans un appartement glacé. Il m'a demandé de revenir aujourd'hui : il invitera Michel Leyris.

Le Quai de la Mégisserie où il habite est désert en ce dimanche. Et en effet, Leyris est là. Moré et lui ont fondé une belle revue dont ils veulent me parler : *Dieu vivant*.

Voilà de vrais chrétiens. Ils voient dans notre époque un temps qui fait penser aux plus sombres moments de l'Apocalypse par l'ampleur et la violence des éléments mauvais déchaînés, par l'âcre odeur de mort spirituelle qui s'élève des cœurs. Ils veulent rendre force à certaines notions, sans lesquelles le monde ne sortira pas vivant de sa crise épouvantable. Ils voudraient bien associer le Canada à leur Croisade et me demandent des noms de collaborateurs possibles. J'avoue que j'ai été gêné. Gêné de notre catholicisme endormi sur l'oreille de la pratique, notre cléricisme qui nous mènera inconsciemment à un anticléricalisme qui sera aussi violent que le premier aura été bonasse. Qu'avons-nous à offrir sinon des recettes à prier et à guérir, des vendredis du mois en nom-

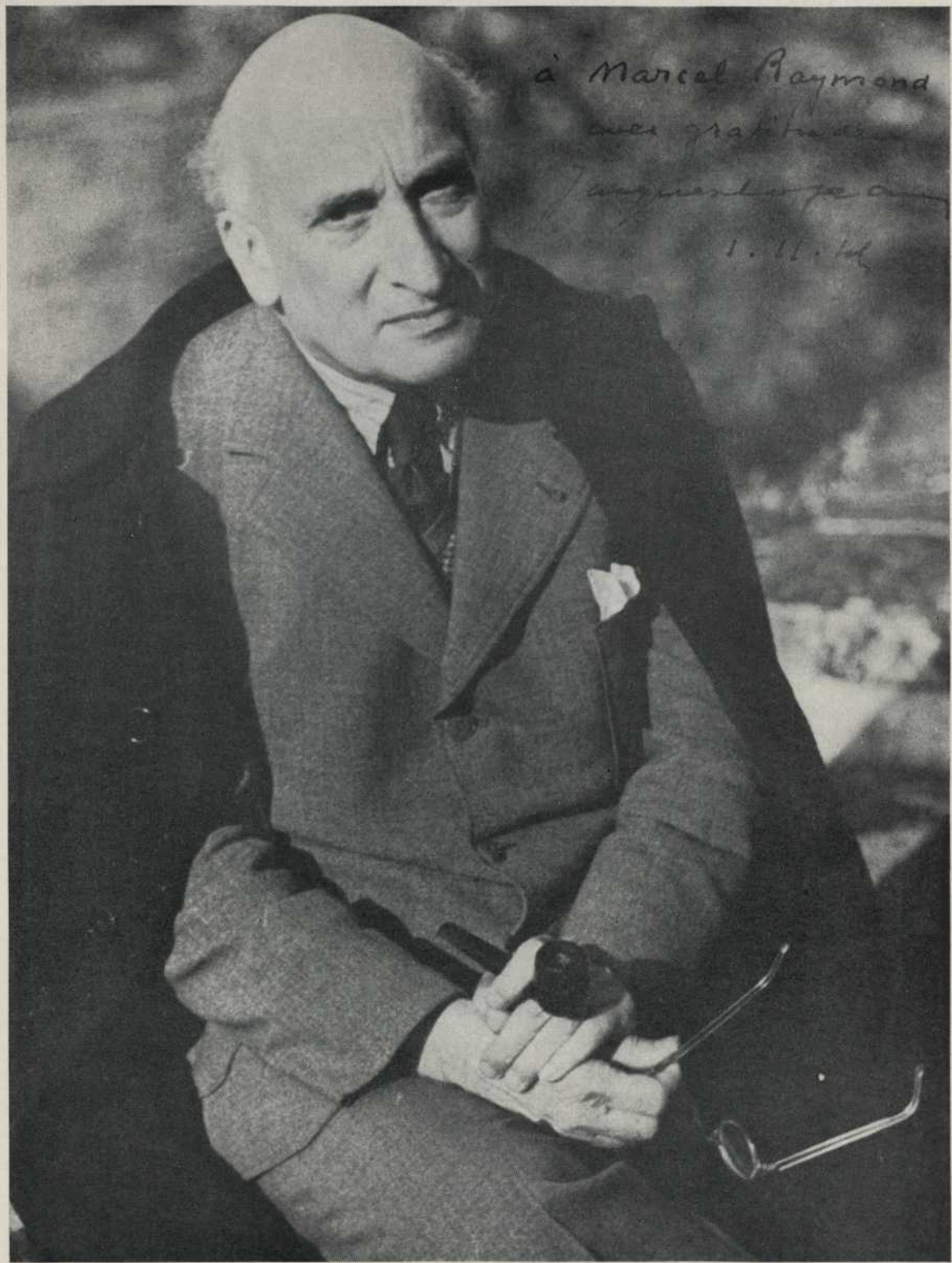
bre fatidique, des sermons inadaptés que personne n'écoute. La foi qui illuminait ces deux hommes m'a gêné : à cause de tous nos manques et de notre petite foi héritée qui n'a plus besoin de se défendre.

Si on ne peut écrire dans *Dieu vivant*, aux côtés de Moré, de Leyris, de Gabriel Marcel, de Maurice de Gandillac, de Jacques Madaule, du moins qu'on lise ces beaux cahiers publiés aux Editions du Seuil.

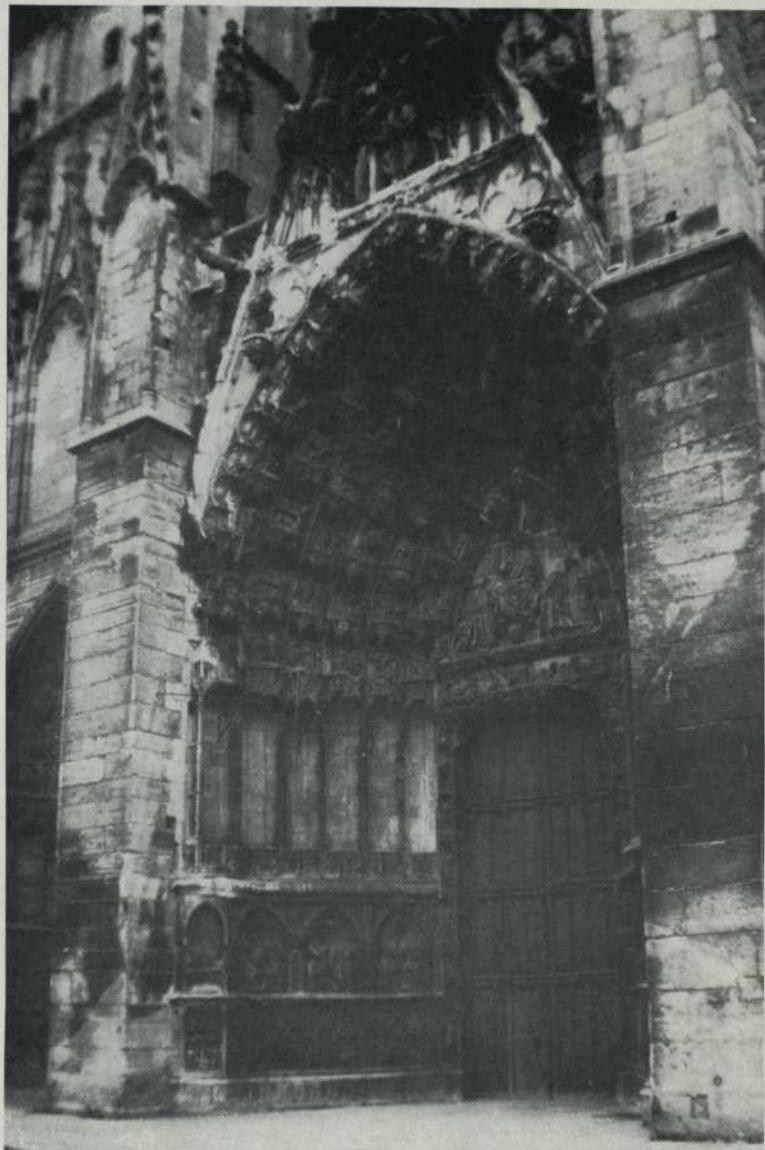
Le 5 novembre 1945.

Un télégramme de Henri Brochet, reçu hier, suivi à quelques heures d'intervalles d'une lettre, m'invite à aller à Auxerre, en Bourgogne. « Je pourrai vous y montrer mieux qu'à Paris tous les souvenirs que je garde de ma longue collaboration avec Ghéon et les Compagnons de Notre-Dame que nous avons fondés ensemble il y a plus de vingt ans. Et puis, vous verriez une agréable ville de province française avec quelques artistes dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu... » Il n'en faut pas plus pour me décider. Monsieur Gustave Cohen me vante d'ailleurs la Cathédrale Saint-Etienne d'Auxerre, dont Emile Mâle a amoureusement écrit, et que Viollet-le-Duc admirait. Et me voici, alors que Paris est encore plongée dans la nuit, en Gare de Lyon que domine une grosse horloge illuminée...

Dans le compartiment où je monte, des soldats américains regagnent Fontainebleau où ils sont cantonnés, après une nuit montmartroise dont ils sortent esquinés. Que New-York leur semble loin et qu'ils languissent après le Broadway ! Ils sont arrivés en Europe un peu avant que la guerre finisse et on n'a aucun emploi pour eux. Ils passent leur temps étendus sur leurs couchettes, pendant que des prisonniers allemands font le ménage de la carré. Quelques-uns ont des lettres et de l'esprit et c'est pour eux merveille de découvrir Paris,



Monsieur Jacques Copeau



(Cliché M. Raymond)

*Porche de la Cathédrale
d'Auxerre*

guide en mains. J'ai souvent eu plaisir à visiter avec eux une église ou un musée ou de marcher le long des quais ou par le Quartier latin. Mais pour l'ordinaire G. I., il n'y a pour remède au mal du pays que la soulade place Pigalle où les mêmes filles qui ont bercé durant quatre ans la nostalgie des soldats allemands de leurs mains expertes leur dispensent, moyennant écus trébuchants, les douze joyes célèbres. Elles se jettent littéralement dans leurs bras.

Il faut dire qu'à Paris, on exploite honteusement les Américains. Les Français n'ont jamais été très honnêtes vis-à-vis les touristes qu'ils cherchent à voler le plus qu'ils peuvent, en doublant les prix, en servant des alcools frelatés, et surtout par le procédé d'intimidation, au moment classique du pourboire. Fléau méditerranéen, le pourboire, que j'ai surnommé : la politique de la main creuse, n'est qu'une forme grossière de la mendicité. On est étonné ensuite d'entendre les Français dire du mal des Américains auxquels ils doivent tant et proclamer d'une manière indécente que Paris n'a pas eu besoin d'eux pour se délivrer. Chacun d'ailleurs, à l'issue de ce discours, relève le col de son gilet et baisse sa casquette sur les yeux pour dire qu'il était du « maquis »... Mais cela m'entraînerait trop loin.

Deux paysans sont montés à Fontainebleau, l'homme et la femme. Les jeunes Américains sont retournés à leur baraquement. Un froid humide s'insinue par la porte mal fermée. À un autre arrêt, un jeune soldat français est venu partager notre confort des troisièmes. Je lui offre des cigarettes.

Je veux plaindre les paysans et leur parle de la famine et des privations de la guerre. Mais le vieux proteste. Il n'a jamais manqué de rien. Apiculteur, il pouvait troquer son miel pour ce dont il avait besoin. Le jeune soldat entre alors dans la conversation. Il a été du maquis. C'est un vrai celui-là, un dur. Il n'a que vingt ans et on lui en donnerait trente. Il rappelle au paysan que lorsque les maquisards sortaient de nuit de leur cachette pour se ravitailler aux fermes, ils se voyaient à peu près toujours refuser : « Vous préféreriez vendre aux Allemands et accumuler des sous à aider vos compatriotes. » Je me tiens soigneusement à l'écart d'une discussion qui s'envenime et regarde par les portières le cours capricieux

de l'Yonne et les falaises crayeuses percées de grottes anciennes. Nous passons sur des ponts provisoires remplaçant ceux qu'on a fait sauter. Voici Sens, dont on m'a vanté la cathédrale et où Ghéon fréquenta le lycée et perdit la foi.

| La vieille s'approche pour bavarder. Elle connaît bien le Canada. Elle a lu *Maria Chapdelaine* et a découpé dans les journaux le portrait des petites Dionne... Il fait tellement froid dans le compartiment que nous avons dû faire la paix. Le vieux veut encore parler politique, mais nous ne lui répondons plus. Quatre heures de chemin de fer est long à tuer. Le jeune soldat, maintenant adouci, me montre, dans les champs, des cratères creusés par les bombes. Enfin, voici Auxerre.

Henri Brochet m'attend à la gare. Nous ne nous sommes pourtant jamais vus mais nous nous reconnaissons : moi, à son air doux et à sa lavallière d'artiste ; lui, à ma serviette et à ma gaucherie d'étranger. Son plus jeune fils l'accompagne.

Nous traversons l'Yonne sur le pont Paul Bert, un physiologiste du siècle dernier, fils d'Auxerre, mort à Hanoï, dont nous admirons le buste sur la balustrade. Sitôt, la vieille ville, médiévale d'allure, apparaît sur la colline, ses maisons serrées autour de la cathédrale Saint-Etienne, dont l'énorme vaisseau flotte sur la mer des toits. Cette ville bourguignonne est le résultat de la fusion harmonieuse d'une bourgade gauloise, d'une ville romaine, d'une forteresse gallo-romaine, d'une active cité moyenâgeuse et de faubourgs modernes. L'ensemble est pittoresque et attachant, plein de souvenirs et d'histoire. Dagobert, saint Louis, Richelieu et combien d'autres y vinrent. Jeanne d'Arc s'y arrêta. Des saints innombrables y vécurent et furent inhumés dans les cryptes des églises et monastères qui couvraient un temps le pays. Jacques Amyot y fut évêque. Cadet Roussel amusa la population de ces facéties. Restif de la Bretonne y vécut. Maurice Barrès vint y chercher inspiration et Walter Pater lui consacra un beau livre. Pays aussi de bons vins, chantés par un frère mineur italien, fra Salimbene, dès 1248 : « *Nota... quod vina Allissiodori sunt alba et aliquando aurea et odorifera et confortativa, et magni et boni soporis, et omnem bibentem in securitatem et jucunditatem inducunt atque convertunt...* » Faut-il traduire ce latin-là ? Adam de la Halle les célébra à son tour dans *Le jeu de la*

Feuillée (1276), et aussi Jean Bodel dans *Le Jeu de saint Nicolas* (1200), dont nous verrons tout à l'heure la statue. Et Marie Noël a écrit, parlant de ses compatriotes : « Ils ont dans la cervelle une goutte de vin, de fantaisie. Ça les mène à bien ou à mal, à droite ou à gauche, mais toujours un peu autre part que la grand'route. Ils ont de bons pieds solides, bien en terre, mais ils suivent la joie de leur tête. »

Tous ces renseignements, que me donne Brochet, pendant que nous faisons route, me mettent, comme dit Rabelais, bon biberon à ses heures, *en alairesse d'esprit*. Petites rues montantes, vieilles demeures, jardins clos, lierres aventureux sont des sujets constants d'émerveillement pour des yeux canadiens. Mais une foi gravi un dernier raidillon, la révélation est la cathédrale d'un beau gothique avec sa tour unique haute de 68 mètres et ses trois portails peuplés de statues. Il faudrait parler de chacune d'elles. Les historiens d'art y ont d'ailleurs abondamment pourvu. Quelle patience, quel amour du travail. On est impressionné au point qu'on ne peut que répéter que c'est beau, impuissant à justifier son admiration ou son plaisir. Cette cathédrale, bâtie sur le site d'une autre élevée par saint Amatre, en 400, et détruite par un incendie en 1023, a été commencée en 1215, par Guillaume de Seignelay, 58e évêque.

Il a commencé de pleuvoir, mais nous arrivons chez Brochet, qui habite place Saint-Etienne, à deux pas de l'église. Comme je l'envie d'avoir constamment sous les yeux une telle merveille. Quel stimulant pour l'imagination ! Il m'introduit d'abord dans son bureau de travail dont les murs disparaissent sous les livres. Il a rassemblé une magnifique bibliothèque de théâtre, mais l'abondance des livres ne m'empêche pas d'admirer les aquarelles qui sont à sécher ici et là et dont il est l'auteur trop modeste. Des scènes d'Auxerre, la rivière, la cathédrale, des verts magnifiques et un remarquable sens de l'éclairage et des proportions.

Bonne mère d'une nombreuse famille, gentille (nous dirions au Canada *recevante*), madame Brochet m'apporte un grog chaud. On s'informe du Père Legault. Nous avons tous mille choses à nous dire. Brochet a été le collaborateur de Ghéon durant de nombreuses années. Il a des albums magni-

fiques bourrés de mise en scène dessinées par Ghéon et de photographies de spectacles. Quelle abnégation de la part de ces deux hommes pour redonner au théâtre chrétien sa dignité, et au « menu peuple Notre-Seigneur » de saint Louis qui est le « peuple fidèle » de Ghéon, des divertissements à sa mesure et à son plaisir. Sur un rayon, toute l'œuvre de Ghéon et même des copies dactylographiées des pièces inédites. Je feuillette *Judith, Suzanne et les vieillards*.

Brochet n'était pas à Paris lorsque Ghéon est mort. Il est bien déterminé à continuer son œuvre et le Canada l'aidera de toutes ses forces. Déjà, il a consacré à son ami un numéro entier de *Jeux, tréteaux et personnages* (no 104, juillet 1945) : un bel article de Jacques Copeau, un sermon du Père Jean-de-Dieu, O.M.C., un texte de Léon Chancerel, un émouvant fragment de lettre de Suzanne Bing, une longue allocution prononcée en Sorbonne par Jacques Reynaud, président de la *Société des Amis d'Henri Ghéon*, un texte du Père A.-M. Roguet, O.P., un autre de Charles Forot : *Henri Ghéon et le « Pigeonnier »*, un troisième de Michel Florisoone et un dernier de René Rabault, sans compter une bibliographie très au point dressée par Brochet, auteur aussi des quelques pages liminaires par quoi s'ouvre la revue et qui, dans un numéro antérieur (no 102, mars 1945), a écrit de belles pages sur son ami¹.

Toute la famille s'est mise à table et se recueille pour le bénédicité. Cuisine savoureuse, notamment un pâté dont je garderai longtemps le souvenir, des vins qui ne démentent point la réputation d'Auxerre, sans compter certain cidre capiteux. Tout cela délie la langue et résorbe la gêne. Par la fenêtre de la salle à manger, on a vue sur un jardin tapissé de lierre. Le salon s'orne d'un crucifix ancien, mutilé, lamentable et beau comme une page de Léon Bloy. Les murs de la maison des Brochet sont épais et solides : vieilles fortifications noyées dans les nouvelles fondations.

Brochet raconte son emploi du temps, depuis 1940. Auxerre a moins souffert que Paris. Il enseigne le dessin, a donné quelques conférences, a écrit de nouvelles pièces, dont

¹ *Jeux, tréteaux et personnages* devrait avoir de nombreux lecteurs au Canada. On peut s'abonner en s'adressant aux Éditions Fides (\$2.25 par année).

La Passion notre espérance, dont il me donnera le texte au départ. Montée magnifiquement par la Compagnie du Masque au Genêt, à Angers, dans une mise en scène de René Rabault, en mai 1941, c'est de beaucoup la meilleure œuvre de Brochet. On y voit le père Leleu, chassé par l'invasion, errant sur les routes, cherchant à retrouver sa petite-fille Espérance, peut-être enfouie dans les décombres de sa maison, stimulé dans sa recherche par l'idée qu'elle a peut-être pu s'échapper. Il a rencontré de braves gens, dont Tante Claire, à qui il raconte le malheur de son pays ravagé, de sa maison détruite et de sa petite-fille perdue et pendant qu'il raconte, les personnages de la Passion sortent de la nuit et une double mise en scène, inspirée du *Noël sur la Place* de Ghéon, permet de confronter, station par station, la passion et la désespérance du père Leleu à la Passion et à la Désespérance de Jésus.

Séparé des *Compagnons de Jeux*, Brochet a fondé, à Auxerre même, *Les Compagnons de Roger Bontemps*. Ils ont présenté, en 1942, *Cadet Roussel, jongleur de Notre-Dame* et en 1942, une vieille farce de Joseph Aude : *Cadet Roussel barbier à la Fontaine des Innocents*. Toute la population auxerroise s'est enthousiasmée de ces spectacles qui utilisaient le folklore et les légendes de sa région et auxquels toute la famille Brochet avait contribué. Les décors étaient de François Brochet et on avait joint au deuxième spectacle *l'Antigone* que Brochet tira de celle de Sophocle, la simplifiant au point de réduire le chœur à un homme et à une femme, ce qui serre davantage l'action et concentre l'attention.

* * *

Nous sortons de table pour une promenade par la ville, par de délicieuses petites rues étroites et montantes, dont quelques-unes ont des noms pittoresques. Inutile de dire que nous entrons dans la cathédrale Saint-Etienne, dont on est à replacer les vitraux. Nous descendons dans la crypte, exemplaire unique de style roman primitif. Elle mesure 36 mètres de long sur 21 de large et supporte depuis mille ans sans fléchir de ses piliers trapus tout le chœur de la cathédrale. La voûte de l'absidiale porte deux fresques de la fin du XI^e siècle, probablement les plus vieilles en France. L'une représente le Christ de Majesté entouré des quatre animaux symboliques et de sept étoiles et sept chandeliers. L'autre un Christ

à cheval, exemple unique dans l'histoire de l'art, a écrit M. Emile Mâle. Ce qui me frappe surtout, pendant que Brochet promène sur la voûte sa lampe de poche, c'est la fraîcheur des couleurs : la robe du Christ est d'un rose merveilleux. Ici et là, enfoncés dans la pierre, des dalles funéraires, des tombeaux de saints, mais la plupart ont été profanés lors des guerres de religion.

Une trop courte visite à l'Abbaye de Saint-Germain qui fut une pépinière de saints et de savants et une forteresse imprenable qui résista aux assauts des Normands en 1003 et des Anglais en 1359. Thomas Becket y étudia le Droit. Héric, moine auxerrois et poète latin, y enseigna.

La visite des deux cryptes situées sous la basilique, plusieurs fois détruite et reconstruite, est impressionnante. L'une d'elles date du IX^e siècle et sa voûte en berceau repose sur des architraves de chêne. Sur les murailles du déambulatoire qui entoure l'énorme tombeau — aujourd'hui vide — de saint Germain, trois fresques carolingiennes récemment mises à jour illustrent la vie et la mort de saint Etienne. Ici et là aussi, des tombeaux de saints. Involontairement la pensée du visiteur recule vers ces époques hautes en couleurs où ces souterrains s'animaient d'une vie intense et menacée. Il retient jusqu'à son souffle, ayant l'impression de violer quelque domaine interdit...

Dehors, il pleut de plus en plus, mais nous allons quand même jusqu'à la Tour de l'Horloge, percée d'une porte, élevée en 1460, avec la permission de Jean, comte de Bourgogne et qui, malgré les avatars et les réparations, a encore grande allure dans toute la grâce de son gothique flamboyant, la perfection de son mécanisme, qui indique à la fois l'heure solaire et l'heure lunaire, les dystiques latins qui ornent les cadrans, et sa localisation dans un des quartiers les plus grouillants d'Auxerre.

* * *

Brochet pousse maintenant une porte qui nous révèle un exquis jardin d'automne avec ses dernières roses et un palmier frileux. Un escalier et nous voici chez Marie Noël.

Elle s'avance vers nous la main tendue, toute mince et de gris vêtue, cette poétesse-musicienne dont l'abbé Brémond

a célébré la « gaminerie angélique » et qu'on imagine très bien à l'orgue, un de ces après-midis de province, faisant répéter les cantiques du mois de mai aux enfants de Marie. Le parquet luit de toute la propreté de son bois blond. De place en place, de petits tapis circulaires de paille tressée pour poser les pieds. Sur le buffet, dans un vase, des capsules d'iris entr'ouvertes, gardant encore leurs graines vivement colorées, révèlent, comme la grenade chantée par Valéry, une architecture secrète singulière et composent un étrange bouquet d'hiver. L'heure sonne à une pendule de faïence. Nous nous assoyons autour de la table de la salle à manger.

Dans le corridor conduisant au fond de la maison, de grandes fenêtres éclairent des rayons chargés de livres. Au fond, le cabinet de travail. C'est donc ici que Marie et les Anges ont dialogué l'émouvant Poème de l'Avent, plein des joies de la naissance et déjà gros des menaces de la mort, et c'est de cette humble maison que sont sortis quelques-uns des plus beaux recueils de poésie religieuse et ces *Contes* naïfs, tout récents, achetés chez Staub, le vieux libraire lettré auxerrois (malheureusement malade), et que je demande à Marie Noël de me signer.

Fille de musicienne, ses dernières œuvres sont surtout musicales. Elle a entouré de fraîches guirlandes quelques-uns de ses poèmes et Paul Berthier, ancien secrétaire de Vincent d'Indy et beau-frère de Brochet, un des fondateurs de la célèbre Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, a harmonisé le *Cantique de Pâques* à quatre voix. Berthier habite à quelques maisons de chez Brochet. Staub a édité toute la musique de Marie Noël.

Marie Noël me dit tout de suite (elle l'écrira aussi dans sa dédicace) sa tendresse pour le Canada. Elle a reçu de belles lettres d'admiratrices. L'une d'elles lui a adressé une garde-robes complète. « De trop belles choses », dit-elle, « que je donne à droite et à gauche à celles qui en ont besoin ». Nous parlons poésie, revues, journaux. Le temps passe : bientôt l'heure du train. En guise d'adieu : « Saluez bien le Canada. »

Il pleuvote délicieusement. De nouveau, les petites rues montantes, les vieilles maisons, les jardins clos et leurs lierres

nous revoient. Un dernier regard à l'église Saint-Pierre-en-Vallée et il faut repartir. Sous la pluie, la vieille petite ville d'Auxerre recule dans les temps. Je l'imagine grouillante un jour de foire, rassemblée autour d'un jongleur ou se bousculant aux pieds de la Cathédrale pour y voir quelque Passion par personnages.

En route pour Chinon, Jeanne d'Arc s'y arrête un soir, incognito. Quelques mois plus tard, elle vient mettre le siège devant la ville et achète sa neutralité. Voici maintenant Auxerre que les guerres de religion mettent à feu et à sang. Septembre 1567 les Huguenots pillent les églises, abattent les autels et mutilent les statues de la cathédrale : on en voit encore les traces. Plusieurs en sont méconnaissables. Le sieur de Loron dérobe la châsse de saint Germain et la cache dans son château. Il fait tuer ensuite le maçon qui l'a assisté et râcler la langue de la jeune servante qui les a éclairés pour s'assurer sa discrétion.

Trois ans plus tard, les Auxerrois voient passer dans son carosse leur nouvel évêque, le célèbre humaniste Jacques Amyot, traducteur de Plutarque. Les esprits étaient encore échauffés et la population l'accusait d'avoir conseillé le meurtre du Duc de Guise. Un moine prêchait contre lui. Le même jour, il échappe à une tentative d'assassinat et la foule arrête sa voiture comme elle atteignait la cathédrale. Bien qu'âgé de 76 ans, Jacques Amyot sort de carosse et tient tête à la populace malgré les pistolets qu'on lui braque sur la poitrine et les coups d'arquebuse tirés à l'aveuglette. Mais il doit se sauver dans la maison d'un chanoine et passer ensuite secrètement dans une autre pour déjouer ses poursuivants.

Brochet me parle maintenant d'Abel Moreau, et de son roman *Le fou*, dont on a tiré une pièce.

Mais l'heure du train de retour approche : retournez dans vos niches, saints, et dans vos souterrains, fantômes ! Une dernière tasse de café et les Brochet m'accompagnent à la gare, malgré la pluie qui persiste.

La journée a été trop courte. Je regretterai toujours de n'être pas allé à bicyclette jusqu'à l'atelier du sculpteur Fernand Py et de n'avoir pas poussé une pointe jusqu'à Vézelay,

berceau de la IIe croisade prêchée par saint Bernard, patrie de Théodore de Bèze, et qui fut le Weimar de Romain Rolland.

* * *

Nous sommes trente dans le compartiment, dont un énorme chien qui a du mal à souffler. Je fais des représentations au contrôleur des billets : « C'est une honte, Monsieur, de faire voyager un chien de race dans des conditions pareilles. » Tout le monde se gondole.

Une grosse dame n'en peut plus de se tenir debout. Elle nous raconte qu'elle a des varices et va s'asseoir dans « le petit endroit » d'où on la déloge toutes les cinq minutes. Elle recommence ses explications à chaque « client ». On a un plaisir fou. La promiscuité délie les langues et fait sauter la gêne. Chacun sort son casse-croûte, fait passer sa bouteille à la ronde, en essuyant au préalable le goulot du revers de sa manche, puis raconte ses petites histoires. Un journaliste parle peinture. Un Belge vante la réorganisation rapide de son pays. Un jeune vitrailliste médite de New-York qu'il n'a jamais vue — ce qui m'exaspère — et me fait prendre en grippe Le Corbusier qu'il cite à tout propos. Enfin, la gare de Lyon et Paris mal éclairé...

Le 6 novembre 1945.

Au réveil, une surprise dans mon courrier : un magnifique portrait de Jacques Copeau dédié, qui ne me fait que regretter davantage de ne pas le voir.

Tout le temps du déjeuner je parle avec enthousiasme de mon voyage à Auxerre. Mais cela ne me fait pas perdre de vue mon retour, toujours dans le vague. Il me faut trouver le moyen de rentrer. Abusé par cet armateur havrais, il me faut tout reprendre, m'étant laissé endormir par des promesses trompeuses.

Aussi je vais au Ministère des Affaires Etrangères, où je rencontre Marcel Bouquin, l'assistant de Monsieur Laugier car celui-ci est à Londres. Pour hâter les choses, je remplis les formules de demande d'ordre de mission. Rien d'autre ne peut être fait avant que j'aie en main ce sésame.

Je retourne sur les quais où j'ai plaisir à regarder à même le trottoir les éventaires de la maison Vilmorin-Andrieux : outils de jardinage, plantes en pots, graines, bulbes. Tout ceci sent la campagne et le plaisir de jardiner, journée faite.

Les boîtes sur les quais offrent leur tentation. Je déniche *Sueur de sang* de Pierre-Jean Jouve et une couple de plaquettes sur Bloy achetées d'un vieux Monsieur qui se spécialise dans ce genre d'ouvrages. De là, je pousse une pointe jusque chez Pierre Champion. J'y achète *l'Histoire de la Mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge* de Gustave Cohen. Je dis mal ici le plaisir, l'émotion de ces courses chez les libraires, de ces plongées dans les boîtes ouvertes le long de la Seine. Voir toutes ces maisons d'édition dont les noms nous sont depuis longtemps familiers.

Entre-temps, je suis monté chez Marcel Moré, toujours malade le pauvre. Gabriel Marcel vient de sortir. Il m'offre un numéro de *Résurrection* consacré à Léon Bloy, dans lequel il y a un article de lui. Il me le dédicace d'une écriture tout en hauteur.

De librairie en librairie, je marche sur le boulevard St-Germain, jusqu'à la rue du Bac et je vais échouer chez Yvette Jeandet, que j'ai toujours plaisir à revoir. Elle m'offre le thé. J'achète le gros volume d'Etienne Gilson sur *La philosophie au moyen âge* et m'enfuis Place Valhubert où je dois accompagner M. Cohen à une visite aux animateurs de *L'Equipe*.

L'Equipe, c'est la troupe de théâtre des cheminots français. La visite de leurs studios, salles de répétitions, bibliothèques, magasins est d'un profond enseignement. Je ne saurais trop la recommander à ceux que le démon de la scène tourmente. Le directeur est Henry Demay, un homme charmant d'une belle culture théâtrale et qui parle du théâtre avec cette sorte de douceur et de respect qui caractérise ceux qui ne veulent que le servir et non pas se servir de lui. Pendant

que M. Cohen cause avec quelques équipiers, on me fait visiter le gymnase, la salle de répétition — une petite merveille qui vous donne le goût d'écrire une pièce pour le seul plaisir de la voir dans cette salle — et les magasins remplis de costumes et de décors rassemblés depuis 1940, donc depuis les moments de restrictions : des chefs-d'œuvres d'ingéniosité.

On ne reconnaîtrait pas dans ces locaux d'anciennes écuries, mais chacun a mis la main à la pâte. Le résultat est digne d'un conte de fées. Les réussites sur le plan artistique aussi. Les programmes que je parcours, les maquettes que je vois, les costumes que je palpe, les récits d'une récente tournée en Suisse qu'on me fait montrent une compagnie bien lancée et qui envisage de divertir autant le lettré délicat que le menu peuple, qu'on méprise pourtant, mais qui est toujours de plain-pied avec le chef-d'œuvre.

D'ailleurs, les animateurs de l'Equipe sont des gens de théâtre éclairés. Il n'y a qu'à feuilleter leur périodique *Les Cahiers de l'Equipe* pour se rendre compte qu'ils savent de quoi ils parlent. Leurs meilleures réussites, à côté d'un grand nombre d'articles remarquables : une livraison consacrée à Jean Giraudoux, une autre à Shakespeare, une troisième au *Marchand de Venise*, en marge de leur réalisation de cette œuvre. Les maquettes des décors et des costumes qu'ils publient, disent assez de quelle qualité était ce spectacle.

Le 7 novembre 1945.

Je vais en vain faire antichambre au Ministère des Affaires Etrangères. Aucune nouvelle de mon ordre de mission. J'attends jusqu'au point d'impatience dans un corridor glacé, sous les yeux d'un cerbère qui vient tantôt appeler un nom et qui nous surveille. Deux religieuses disent leur chapelet : elles partent pour le Liban. « Les démarches n'en finissent plus » me confient-elles... De guerre lasse, je m'en vais à l'Ambassade du Canada. Du moins y verrais-je des visages connus. On

essayera de m'aider. Tout le monde se démène, mais le moment n'est pas propice. C'est par Londres qu'il faut revenir au Canada. Je m'entête pourtant à demeurer à Paris. Jean Côté étudie toutes les possibilités. J'ai surtout grand plaisir à retrouver Paul Beaulieu. Tous deux m'invitent à déjeuner et nous échangeons nos impressions parisiennes.

Je vais lire au Café des Deux Magots, en dégustant un p'tit verre de blanc. *Les Temps modernes* viennent de paraître et je passe le coupe-papier dans le premier numéro. L'éditorial de Sartre est intéressant mais tout le reste, fortement « engagé » n'est pas très engageant. Je me console en relisant les poèmes de St-John Perse, parus en Amérique, dont Gallimard vient de faire une édition collective. Horreur ! les coquilles fourmillent. Des vers entiers manquent ; d'autres sont tronqués. Je hache ma copie de coups de crayon. Mon voisin de table, avec lequel j'engage la conversation, s'appelle Jacques Baratier ; c'est un jeune critique qui publie dans *La Neq*. Il me conseille d'aller rendre visite à Audiberti, qu'il connaît bien et que j'aimerai beaucoup, m'assure-t-il. Il me vante la curiosité du poète pour tout ce qui est humain. J'aime énormément la poésie d'Audiberti, cette lave brûlante qui forge les mots, assagie pourtant par une facture toujours régulière, presque classique.

Le Café a de la couleur. Des gens discutent ferme. D'autres écrivent. Je reconnais quelques têtes. Un peu d'audace et on peut se présenter aux plus grands écrivains français. Par la fenêtre, la flèche de St-Germain-des-Prés. Tout près, la librairie du Divan où règne M. Martineau, le visage jaune de bile.

* * *

Sorti du café, je me dirige vers le Luxembourg, à la recherche de la rue de Tournon. M'y voici bientôt et je monte au quatrième étage du 21, chez Gabriel Marcel.

La réception est cordiale. Gabriel Marcel n'est pas très grand. Il a les cheveux blancs, une moustache assez fournie et une mouche sous la lèvre. Son agilité est étonnante et il écoute, tête penchée, la main appuyée à plat sur la joue droite. Je me présente comme Canadien et comme ami de Jean Wahl, porteur de ses nouvelles. « Tout ami Canadien,

ami de Jean Wahl par surcroît, est le bienvenu ici. » Et il s'informe de son ami retenu à New-York par les grèves.

Homme étonnant : philosophe, musicien, dramaturge, critique dramatique et grand spécialiste des littératures étrangères : il dirige chez Plon la collection *Feux croisés* au titre symbolique. De plus, ce philosophe est catholique sans être thomiste. Il est existentialiste, mais à la chrétienne. C'est lui d'ailleurs qui a introduit cette doctrine en France, il y a plus de vingt ans, révélant alors les noms de Jaspers et d'Heidegger. Il peut en parler à son aise. Il craint surtout que les catholiques ne voient dans l'existentialisme actuel, ou plus exactement le sartrisme, une sorte d'apologétique par l'absence. « L'homme tel que nous le décrit Sartre, explique-t-il, n'est pas l'homme sans la foi, mais l'homme contre la foi. C'est différent. » Il admire le talent de Sartre, de Simone de Beauvoir, même s'il les combat sur le plan philosophique.

De là, nous en venons à discuter de la situation politique de la France. Après quelques minutes, le contact s'établit vite entre un étranger sans préjugés politiques, qui juge à froid, et à qui, surtout, cette révision des valeurs littéraires à la lueur d'une politique maladroite, qui se cherche encore, donne des hauts-le-cœur — et ce philosophe clairvoyant qui ne laisse pas entamer sa sérénité.

Il va chercher le texte d'une conférence qu'il a donnée récemment devant un auditoire restreint (le grand public n'est pas encore « prêt » à ce genre de « révélation ») et qui s'intitule bravement : *Philosophie de l'épuration*. En sous-titre : Contribution à une théorie de l'hypocrisie dans l'ordre politique. Il me lit les conclusions d'une petite voix énergique. On n'a pas entouré les fameux procès de la sagesse nécessaire. On a laissé parlé les passions déchaînées. On a fait asseoir sur les bancs des jurys des parents de victimes : ceux précisément qui étaient le plus dépourvus d'objectivité et de sang-froid. Son texte est très fort : le tissu en est serré, le raisonnement, tout le long de son chemin, déblaye le terrain des objections, tranche dans le vif. Je le convaincs que ce beau texte doit être connu au Canada et l'emporte avec quelques livres qu'il me donne, revêtus d'autographes : sa dernière pièce, *L'Horizon*, un essai sur *La Métaphysique de Royce*, et surtout *Homo*

Viator, recueil d'articles et d'études importants : analyse fouillée de *L'Être et le Néant*, le texte d'une conférence sur Rilke et des pages extrêmement émouvantes sur *Le mystère familial*.

Apprenant que je suis particulièrement intéressé au théâtre, il passe en revue les spectacles à l'affiche et me fait ses commentaires. Il me recommande *Lorenzaccio*, que j'ai d'ailleurs vu, *La maison de l'estuaire*, version française de *Ladies in Retirement* de Percy et Denham. Il dit grand bien d'un *Horace* monté par une troupe sans prétention au Théâtre Charles-de-Rochefort « que vous ne devez pas manquer ». Il tient pour très importante la pièce de Simone de Beauvoir : *Les bouches inutiles*, malgré la faiblesse de l'interprétation.

Et voici son fils Jean-Marie qui entre : grand, mince, le photographe bien connu pour ses photos d'écrivains et qui a éclairé, de ses belles images, *Les maisons fugitives* de Mauriac,

Il veut bien ouvrir ses cartons devant le visiteur ; des visages d'enfants d'une poésie de commencement du monde. Il montre aussi avec une joie légitime une photo du Général de Gaulle devant Notre-Dame, le jour même de la libération de Paris.

Je rentre enthousiasmé de ma journée. Mais c'est pour trouver une maison sans lumière. Depuis quelques jours, les pannes d'électricité sont pain quotidien. Je ne m'y résigne qu'en grognant. Du moins avec l'électricité peut-on allumer une chaufferette près de laquelle chacun se pelotonne, manteau sur les épaules. Je pense à Monsieur Cohen qui revient fatigué de donner son cours pour découvrir l'ascenseur immobilisé et qui doit se traîner jusqu'au sixième étage pour rejoindre son bureau de travail éclairé d'un cierge. L'étranger se prend à maugréer. « On devrait, se dit-il, faire moins de discours et assurer ce minimum de bien-être qu'est la lumière à une population qui gèle déjà, ventre creux. »

Le 8 novembre 1945.

Sevré de livres français depuis si longtemps, je ne me rassasie plus de bouquiner. Me voici aujourd'hui dans le quartier St-Sulpice. Ça fait terriblement rue Notre-Dame à Montréal : médailles, statues, l'art en plus et *Le Devoir* en moins. Je ne suis pas très chanceux, mais je déniché néanmoins un exemplaire de la lourde vie de Mallarmé, œuvre de Henri Mondor. J'échoue rue du Vieux-Colombier et comme je sais que Suzanne Bing y habite, tout au fond de la deuxième cour, je me rends à son appartement. Elle est occupée à dicter à sa secrétaire. Ensuite, elle a quelques élèves à recevoir. Elle m'invite à repasser un autre jour.

Je vais inutilement attendre au Ministère des Affaires Étrangères, rue de Lille, dont je connais maintenant tous les coins et recoins, et me décide à rentrer travailler et lire un peu. J'ai rendez-vous avec Gaston Baty à cinq heures. Je retrouve avec plaisir son appartement, rue de Grenelle.

Son assistant Etienne Hervier est avec lui. « N'est-ce pas que c'est un homme épatant », me dit-il, les yeux brillants d'admiration affectueuse, pendant que son maître s'absente quelques minutes pour aller chercher un livre et une photo à mon intention.

Cette fois c'est à mon tour d'être mis à la question. Baty m'interroge sur le théâtre américain, notamment sur l'œuvre de Tennessee Williams : *The Glass Menagerie*. Un ami new-yorkais lui a fait lire le texte et il en est emballé.

Baty raconte la rentrée de Marie Dubas à qui Paris a fait fête. De là, il enchaîne sur le sort des comédiens qui vieillissent et sentent le public les laisser, ce public dont les applaudissements est leur seule raison de vivre, bien souvent leur seul moyen de prolonger une « éternelle jeunesse ».

La conversation vole maintenant sur le théâtre actuel. Comme Dullin, Baty se plaint de la pénurie de bons textes. Ces dernières années, il a joué *La mégère apprivoisée* de Shakespeare, dans la traduction de Georges de la Fouchar-

dière et la mise en scène de Firmin Gémier, une manière d'hommage à ce grand homme de théâtre trop oublié, qu'il appelle « son maître ». Il a également monté *Macbeth* dans sa propre adaptation et les costumes de Marie-Hélène Dasté, avec Marguerite Jamois et Pierre Renoir dans les rôles titres, *Marie Stuart* de Marcelle Maurette, *Emily Brontë* de Simone, *Le grand poucet* de Puget. Actuellement, il joue *Lorenzaccio* de Musset. Ce retour aux chefs-d'œuvre anciens indique la pauvreté en choses nouvelles de valeur.

Il fait même des réserves sur *La folle de Chaillet*. « Mais vous verrez, dit-il sardoniquement, que ce sera un grand succès quelle que soit sa valeur. Pensez donc : la rentrée de Jovet, un texte posthume de Giraudoux. » De là, nous parlons de Marguerite Moréno, pour laquelle Baty a une admiration que je partage.

« Un dramaturge trop oublié aujourd'hui et qui a une grande valeur, c'est Jean Pellerin. Et quel poète ! Il m'a montré des vers qu'il a récemment écrits qui sont simplement admirables ! »

Il m'offre une copie de *Têtes de rechange* de Pellerin. Je lui fais mes adieux, lui promettant bien de le revoir si je reviens en France. Je le quitte emportant l'image de son bureau aux belles reliures rangées avec amour et le souvenir d'une Florence, merveilleusement évoquée avec quelques tapisseries, des violons, de beaux costumes, par le plus grand magicien du théâtre français actuel.

Le 9 novembre 1945.

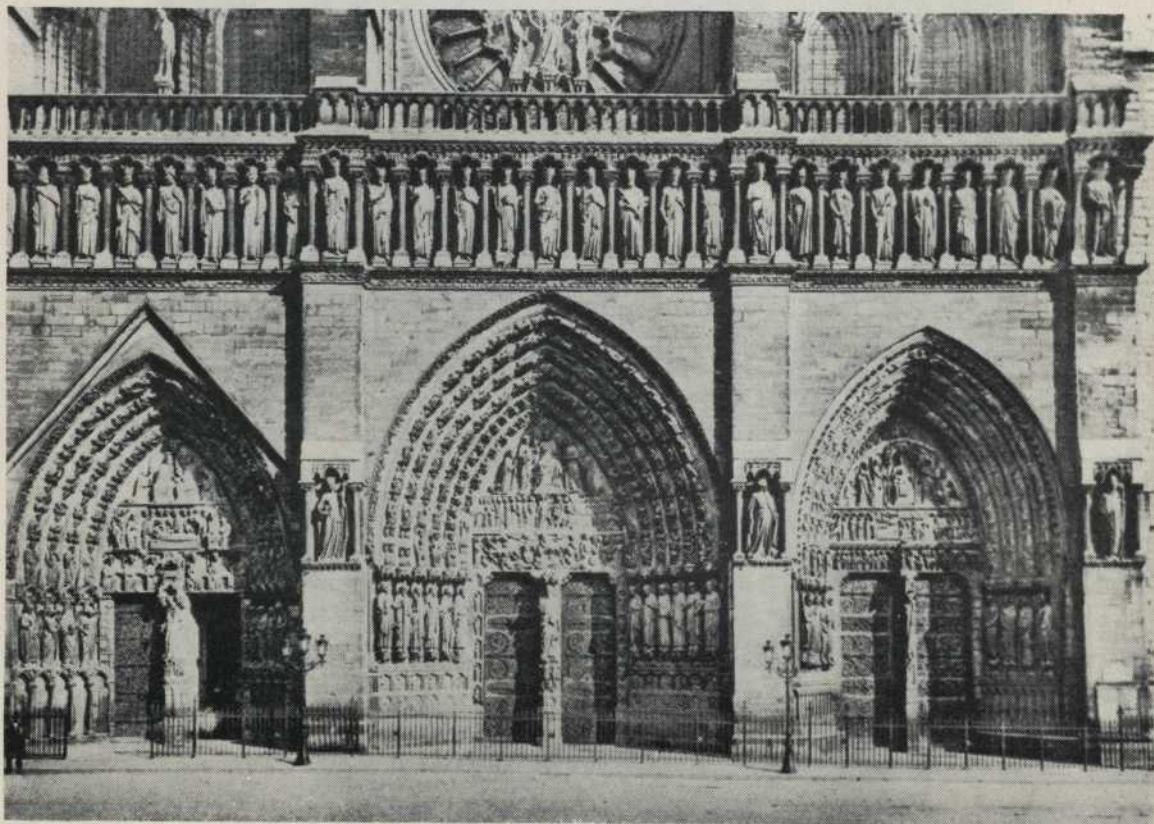
Journée passée tout entière au Jardin des Plantes, mais à l'intérieur cette fois et surtout dans l'herbier, pour y examiner certaines plantes de la collection de Sébastien Vaillant, botaniste français à qui Michel Sarrazin, médecin du Roy à Québec à la fin du XVIIe siècle, envoyait les plantes qu'il

Notre-Dame de Paris

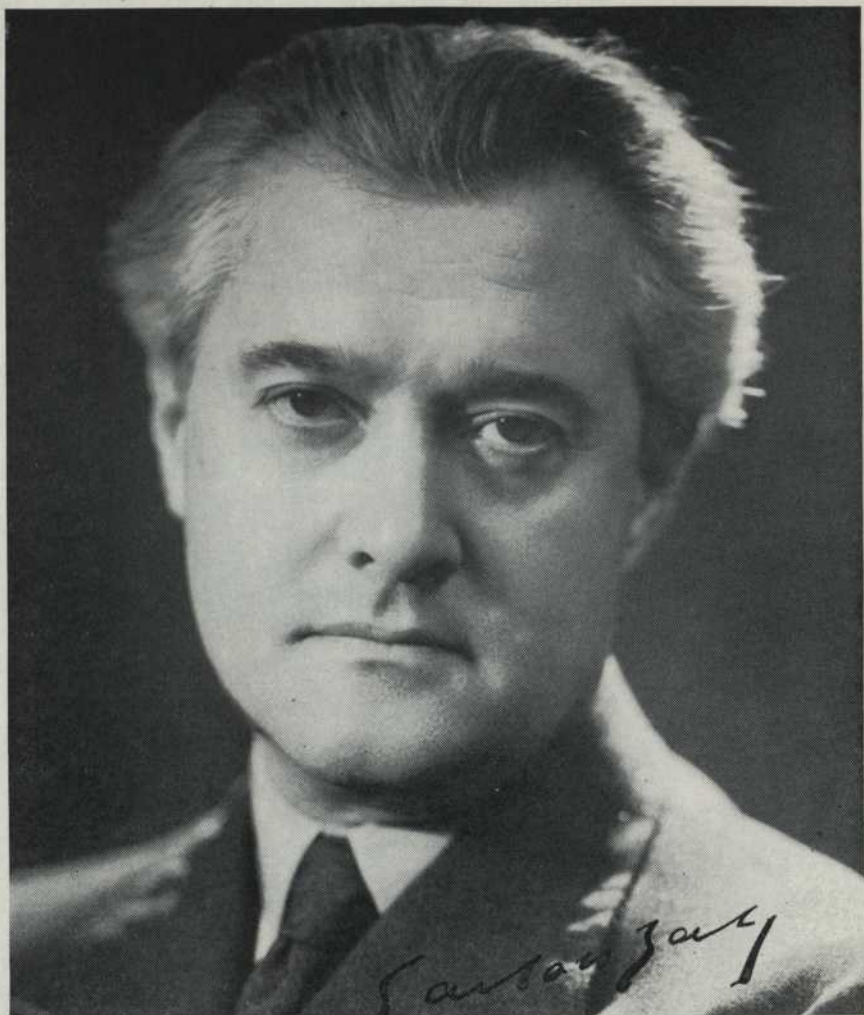
« Notre-Dame de Paris est l'église de la Vierge. Quatre portails sur six lui sont consacrés. Elle occupe le milieu de deux des grandes roses peintes : dans l'une, les saints de l'Ancien Testament, dans l'autre, le rythme des travaux, des mois, les figures des Vertus s'ordonnent par rapport à elle. Elle est le centre des choses. Nulle part elle ne fut plus aimée : le XIIe siècle (porte Sainte-Anne), le XIIIe (porte de la Vierge), le XIVe (bas-reliefs du Nord) la célébrèrent tour à tour sans se lasser. »

Émile MALE

(L'art religieux du XIIe au XVIIIe siècle. Armand Colin, éditeur).



(Cliché Neurdein)



(Cliché Harcourt)

Monsieur Gaston Baty

récoltait au Canada et qui étaient nouvelles pour la science. Au Jardin des Plantes, on cultivait avec dévotion ces plantes venues du lointain et frileux Canada.

L'herbier est considérable — un des plus grands du monde —, mais difficile à consulter. Les plantes sont ficelées en ballots : on les tenait prêtes pour un déménagement éventuel, en cas de bombardements de Paris. En fait, un peu avant la libération, les spécimens les plus précieux ont été transportés dans un château, en province.

M. H. Humbert me reçoit dans son bureau. Il déplore la mort du frère Marie-Victorin, évoque ses trop courtes visites à Paris. J'ai en effet vu son nom dans le registre des visiteurs à côté de maintes signatures illustres. Il me raconte les vicissitudes par lesquelles l'institution est passée durant les années terribles. Toutes les plantes des serres ont gelé après la libération, par manque de combustible, dû à une de ces lenteurs administratives dont on a appris à rire depuis Courteline, mais qui dans un cas comme celui-ci, sont criminelles. Des jardiniers dévoués, durant toute l'occupation, avaient réussi à conserver ces plantes, la plupart des types à exemplaire unique, matériaux vivants amassés en marge des gros travaux entrepris par le personnel du muséum sur la flore de Madagascar et de l'Indochine, concrétisée en plusieurs volumes, dont le professeur Humbert m'entretient, ainsi que des nombreux périodiques publiés par l'institution, interrompus depuis 1940, mais dont quelques-uns ont reparu. Il faut compléter les collections, reprendre contact avec les institutions américaines, etc.

Le Muséum est une énorme bâtisse en béton armé, très moderne. Mais on gèle là-dedans. Malgré l'intérêt que je prends à la conversation et mes captivantes recherches dans l'herbier, je sens un froid de charnier me gagner les membres. En sortant, je marche très longtemps pour les réchauffer et retrouve avec plaisir le métro bondé, mais tiède de chaleur humaine.

Le 10 novembre 1945.

Aujourd'hui, levé un peu tard, je vais à la banque et me rends ensuite chez Charles Dullin qui m'a invité à aller lui rendre visite chez lui. Où ailleurs que sur la Butte de Montmartre, ce montagnard de Savoie pouvait-il s'installer quand il arriva dépenaillé, un Villon dans sa poche, en 1906 ?

Il n'est que dix heures quand j'atteins le quartier et comme j'ai rendez-vous à onze heures, je rentre dans un café, lire un peu. Je gravis enfin le raidillon de la rue La Tour d'Auvergne et frappe à sa porte à onze heures, tel que convenu. Il m'accueille souriant et me fait passer dans une salle où un brasero est allumé. Il va me chercher la collection de la petite revue *Correspondance* qu'il publiait autrefois et qui est une mine pour l'amateur de théâtre. Je feuillette, lis, copie, fais des fiches : des notes sur les dramaturges, des textes de Dullin sur le métier d'acteur, la fonction de directeur de théâtre, etc. Il y a plus dans ce modeste périodique, qui servait de liaison entre Dullin et son public fidèle de *L'Atelier*, que dans nombre de publications ambitieuses, dont une très coûteuse que j'ai achetée ce matin et parcourue sans grand plaisir. Dullin revient après quelque temps et me fait passer dans son bureau, véritable intérieur de comédien. Des estampes japonaises, des dragons, des serpents, des kimonos, dénotent le goût de Dullin pour le théâtre japonais.

Des photos au mur nous montrent l'éminent comédien dans ses principaux rôles : Harpagon, la tête amoureusement penchée sur sa chère cassette, Richard III, Volpone avec son visage d'oriental raffiné, ses anneaux aux oreilles. Dullin me donne des copies de celles qui me plaisent, dont une magnifique photo « de ville » qu'il autographie.

Mais sa collection de revue est incomplète. Nous prenons donc rendez-vous pour le lundi suivant à son théâtre où son archiviste a conservé tous les numéros de cette revue aujourd'hui introuvable. Je quitte Dullin, de nouveau séduit par sa cordialité, sa simplicité et ses grandes valeurs humaines. J'ai

déjà apprécié à ses spectacles ses qualités d'acteur et de metteur en scène.

* * *

Dans l'après-midi, expérience plutôt pénible. Je vais jusqu'aux Arènes chez Jean Paulhan, que Jean Wahl m'a également demandé d'aller prévenir de son arrivée imminente. Jean Paulhan est convalescent. Je l'apprends en franchissant la grille du jardin par son médecin, qui, je crois est aussi son beau-frère. Je lui explique le but de ma visite. « Vous pouvez y aller, me dit-il, mais ne restez pas longtemps, pour ne pas le fatiguer. Il est encore très faible. » Je frappe à la porte. Nouvel interrogatoire, par la bonne cette fois, que j'ai du mal à convaincre. Elle consent enfin à aller voir Madame Paulhan et revient en me disant que je peux entrer. J'entre, mais c'est pour trouver une femme les membres parcourus de tremblements, le regard un peu perdu. D'une voix sépulcrale et les yeux toujours dans le vague, elle dit (je croyais avoir devant moi un personnage de Julien Green) : « Mais vous n'êtes pas Jean Wahl ! » — « Je n'ai jamais dit, Madame, que j'étais Jean Wahl. J'ai dit que Jean Wahl m'avait prié... » Elle se met debout devant la porte, derrière laquelle, j'imagine, est Paulhan. « Vous n'entrerez pas ». — « Je n'ai pas l'intention du tout d'entrer, Madame. » Effaré, je recule lentement vers la porte, tenant serré jusqu'à le souiller de ma sueur, l'exemplaire des *Fleurs de Tarbes* que j'avais traîné jusque là pour le faire éventuellement signer. Durant l'occupation, Paulhan a été souvent inquiété par la Gestapo qui est même allée perquisitionner chez lui pour trouver du matériel d'imprimerie. L'ancien directeur de la N.R.F. a même été mis au secret, questionné puis finalement relâché. Je me dis pour me consoler que sa femme a dû y contracter une sorte de peur animale des étrangers. Une fois franchie la grille, je détail...

Le soir, je vais au cinéma, rue de Suffren, voir *Falbalas*, film de Jacques Becker, dans lequel jouent Gabrielle Dorziat, que j'aime beaucoup, et Raymond Rouleau. Mais à peine le film est-il commencé que la lumière manque. Une demi-heure se passe ainsi dans le noir à écouter les histoires de mes voisins. « Tu sais il soupçonne quelque chose. Faudra être prudent. » Elle se serre contre lui. « Ce soir, je lui ai dit que j'allais au

ciné avec Madeleine. » Et l'amant raconte son histoire à lui, de pauvres histoires humaines. Il est revenu du camp de prisonniers, après la libération, pour trouver sa femme installé avec un autre : « J'ai compris. J'ai pas fait d'histoires. J'suis parti... »

Le film reprend enfin. Ça se passe dans le monde de la couture et ça m'embête souverainement toutes ces fanfreluches. Aussi, je prends prétexte d'une seconde panne d'électricité qui s'éternise, pour me sauver me coucher.

Le 11 novembre 1945.

Jour de l'Armistice, de l'ancien, mais qui a toujours cours ici. On pavoise, on fait des processions. Des cercueils contenant des Français représentant toutes les familles spirituelles sont promenés parmi les fleurs jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, où on veille ces catafalques toute la nuit, en attendant d'aller les conduire jusqu'au Mont Valérien. Cérémonie imposante. Paris en est tout transformé.

J'accompagne Madame Cohen à Notre-Dame. Là, une grande croix de bois, destinée à être plantée à Buchenwald, est dressée près du chœur, disparaissant presque jusqu'aux bras sous des monceaux de fleurs d'une odeur épouvantable. Des rescapés de cet enfer récitent des prières à haute voix, avec un accent que je n'oublierai jamais, des cris épuisés. La messe finie, nous errons au milieu de soldats américains, dans le chœur de bois sculpté, examinant les verrières, les petites chapelles, les gisants si émouvants. Ensuite, à l'extérieur, nous faisons le tour complet de l'église. Mais bientôt, une pluie inattendue s'abat : nous nous réfugions sous le porche, pêle-mêle avec des religieuses, coiffe un peu ramollie par l'ondée.

Nous rentrons déjeuner en croquant des croissants, mais c'est pour sortir aussitôt, la dernière bouchée avalée, faire un

grand tour de Paris. J'apprécie beaucoup ma compagne qui a sur toutes choses des vues nouvelles et qui est très sensible aux arts plastiques et picturaux. Décoratrice distinguée, elle sait les vertus d'une étoffe bien drapée, d'une couleur, d'une statue, d'un bibelot.

Nous visitons successivement l'église St-Julien-le-Pauvre, vieillotte et pleine d'icônes anciennes, mais le portier — genre vendeur de médailles — nous fait fuir. Nous allons à St-Séverin, au travers de petites rues coupe-gorge qui nous attirent et nous effraient à la fois.

En sortant de St-Julien, une pancarte, *Aux deux maillets*, nous promet une prison attenante au Châtelet avec cachots et instruments de supplice du moyen âge, le tout pour dix francs. C'est une aubaine. Nous entrons dans l'ancre, descendons, en nous tenant par le bras, un escalier de pierre sordidement luisant. Le plafond en clé de voûte est une merveille d'architecture et le guide — un monsieur qui a découvert ça dans sa cave, sans aucun doute — fait les honneurs de ses monstruosité : un cachot au fond duquel barbotte l'eau sale de la Seine et où un homme ne peut tenir qu'assis ou plié en deux, des appareils à question, la roue, une scène d'écartèlement en miniature, des trucs pour serrer les jambes ou les bras, des carcans, etc. Le bonhomme explique avec un plaisir évident l'emploi des divers instruments. Je glisse à l'oreille de ma compagne : « Les Allemands n'ont rien inventé... » Mais c'est si sonore là-dedans que ma petite phrase a glissé sous les voûtes et est allée jusqu'aux oreilles de tous ceux qui visitent avec nous. « Parfaitement, Monsieur, dit l'un en se tournant vers moi. — Ah, mais non ! » commence un second. Un troisième donne son avis que personne d'ailleurs ne demandait et tout le monde se met à crier, à s'injurier : « On voit bien que vous avez fait bon ménage avec les Allemands ». — « J'étais de la Résistance », annonce un autre... Ils vont en venir aux mains. J'entraîne par la main ma compagne au travers l'escalier gluant, pour retrouver dehors un pâle soleil dorant les ruines de St-Julien-le-Pauvre couvertes de lierres et d'herbes jaunies.

A travers les rues de la vieille cité, nous continuons notre promenade. Des mauvais lieux à façade bleue à la turque, rue

de la Huchette ; plus loin, un couloir gras sans débouché s'appelle : Impasse Rassembleuse. Du côté de St-Germain-des-Prés, c'est plus propre, très intellectuel avec le Café des Deux Magots, les marchands de livres, mais peut-être moins pittoresque. Nous rentrons pour le thé, en grignotant des marrons achetés le long du chemin. Mais ils sont presque tous pourris. Tout de même, vingt francs de marrons au fond de la poche, ça fait chaud par cette journée froide.

Je vais le soir au Vieux-Colombier voir *Meurtre dans la cathédrale* de T. S. Eliot, dans la traduction de Henri Fluchère, la mise en scène de Jean Vilar — qui joue également le rôle de Thomas Becket — et avec le célèbre chœur dramatique du Vieux-Colombier, que dirige Jan Doat.

Oeuvre magnifique, grandiose, une sorte de poème, si riche, que malgré l'appauvrissement inévitable de la traduction, elle reste belle et pleine. On y voit d'abord Thomas Becket assailli de tentations. Quatre tentateurs viennent tour à tour lui faire miroiter des appâts qu'il refuse un à un. L'un lui rappelle son ancienne vie de jeunesse et de plaisir, les deux autres font appel à son habileté. Pourquoi ne s'allie-t-il pas avec les barons contre le roi ? Avec le roi contre les barons ? La quatrième tentation est plus subtile. N'y a-t-il pas orgueil à rechercher la satisfaction personnelle du martyr. Dure lutte dans l'âme de l'évêque. Ce qui lui reste de vanité humaine remonte. Le deuxième acte s'ouvre sur un long sermon — que Thomas adresse effectivement au public, dans une chaire placée en avant de la scène, du côté gauche de la salle. L'évêque a vaincu ses tentateurs et retrouvé sa sérénité.

Le saint est prêt maintenant : aussi l'action se précipite. Quatre chevaliers du roi s'approchent. En vain les prêtres essaient de convaincre Thomas de se sauver aux vêpres. Les meurtriers lui demandent d'annuler ses excommunications. Comme il refuse, ils le massacrent au pied de l'autel.

La pièce devrait se terminer là, mais voici le coup de théâtre : les assassins viennent devant le public pour se disculper. Chacun donne des raisons. « Nécessité d'état » est le mot qui leur vient le plus souvent aux lèvres. J'avoue que cette fin me déçoit un peu. Après avoir été sur les hauts sommets de la mystique et de l'héroïsme, cela fait un peu fin

de repas anglais. On demande à chacun de parler et chacun précisément n'a pas grand'chose à dire.

L'interprétation est de tout premier ordre. Jean Vilar met dans le rôle de l'évêque une sorte d'ascétisme et de conviction extrêmement émouvants. Les autres interprètes, la plupart jeunes, sont remarquables. Le chœur mérite plus qu'une mention. Tout le temps de la pièce, il commente les événements dans des strophes d'une poésie apocalyptique aussi grande que celle de Claudel et toujours de meilleur goût. Le chœur au théâtre n'est pas ce qu'un vain peuple de collégiens croit. Pour une fois, j'ai compris son véritable rôle. J'ai compris aussi que T. S. Eliot est un grand poète, à l'aise dans le divin comme sont tous ceux que le génie et la grâce ont touché, magnifiquement servi d'ailleurs. Dans ce petit théâtre marqué au signe de l'audace et du désintéressement, ces hommes nous font revivre l'atmosphère de quête spirituelle et artistique de Jacques Copeau. L'esprit souffle toujours dans cette petite salle.

Je rentre à pieds, grisé par le spectacle. La nuit est merveilleuse, le ciel couvert d'étoiles. En l'honneur de l'armistice, de grands pinceaux lumineux balaiant le ciel. Le dôme des Invalides est illuminé pour la première fois, depuis que je suis ici. Et comme les sentiments s'excitent les uns les autres par sympathie et qu'il s'est fait aujourd'hui une grande consommation de patriotisme, que des larmes ont coulé sur des poitrines couvertes de médailles, sous chaque porte cochère, sur chaque banc, des amoureux se serrent et se bécotent dans la nuit froide.

Le 12 novembre 1945.

A l'Ambassade canadienne, ce n'est guère encourageant. On ne peut pour le moment rien faire qui préciserait ou hâterait mon voyage de retour. Jean Côté me donne toutefois

quelques adresses : Transat, United States Line, Consortium maritime franco-américain, Marine américaine, etc. Une lettre ancienne demandant à Londres l'autorisation d'emprunter les bateaux de la marine marchande est réesté sans réponse. J'écris de nouveau par avion, mais avec l'impression que ça ne donnera rien. Toute cette attente dans le vague m'empoisonne et du Canada je ne reçois que des ordres ou des prières de rentrer.

A deux heures, je suis au Théâtre de la Cité pour rencontrer Dullin, qui vient y diriger une répétition de *La Sorcière et le Soldat*, qu'il doit bientôt présenter. Voici Armand Salacrou, Pierre Renoir. Pendant qu'on organise la répétition, il m'installe dans ses archives pour que je complète la documentation commencée l'autre jour chez lui. Je me repais d'articles, de conférences, de vieux programmes, de photos.

L'intérêt épuisé, je retourne au Jardin des Plantes, cette fois pour rencontrer les bryologistes, à l'intention de mon collègue Kucyniak qui veut nouer avec eux des contacts fructueux.

Il y a là Mme Pierre Allorge, active, dévouée, encore sous le choc de la mort de son mari, savant réputé, mais de santé précaire, près duquel elle s'est dépensée de longues années, Mme Jovet-Ast, M. R. Gaume. Tous ces gens sont la gentillesse même et me comblent de tirages à part, de brochures. Ils font bien pitié dans leur dénuement. Pour se faire un peu de chaleur, ils ont installé un poêle dont le tuyau sort par une des fenêtres. Ça sent le gaz carbonique à plein nez et ils sont là, héroïques, penchés sur leur microscope. Je les quitte avec un affreux mal de tête.

(la fin dans le prochain numéro)

Regardez l'édifice d'un théâtre. Il est divisé en deux parties aussi importantes l'une que l'autre : la salle, la scène. Division infiniment expressive des conditions nécessaires au théâtre, art collectif. On peut supprimer la rampe, les décors, les costumes, tous les accessoires, mais on ne peut pas supprimer le public.

Dès que nous sommes parvenus à l'émouvoir ou à le faire rire, le public cesse d'être un élément passif ; il entre lui aussi dans le jeu. L'atmosphère plus ou moins sympathique d'une salle peut déterminer le succès ou l'insuccès d'une œuvre. Le théâtre obéit à des lois quasi mathématiques, mais il garde une part d'impondérable, qui relève de la magie, de la sorcellerie. Quand on l'aime vraiment, il reste mystérieux comme la vie, il est plein d'abîmes et de surprises. Je ne le conçois que comme un débordement de l'imagination : il faut que d'une façon ou d'une autre, il m'arrache à moi-même. Je ne peux le séparer de mes craintes d'enfant, de mes espoirs d'adolescent, de toute la folie joyeuse de ma jeunesse.

Charles DULLIN

(Extrait d'une conférence prononcée le 21 mai 1927, publiée dans *Correspondance* I. Octobre. Pp. 7-31.)

Il a été tiré, de ce CAHIER, cent exemplaires sur papier Byronic numérotés à la main et réservés à nos abonnés extraordinaires.



*Pour ramener la joie dans l'art,
il faut faire appel à la jeunesse.*

GORDON CRAIG



IMPRIMÉ AU CANADA